

ble à l'industrie qui est et qui sera encore longtemps étrangère, ou plutôt elle donnera la vie, une valeur réelle et durable à une industrie indigène et contenue dans de justes bornes; elle livrera au commerce des produits qui pourront contrebalancer ces importations ruineuses, depuis tant d'années que nous ne pouvons plus pratiquer l'échange; elle utilisera cette surabondance de bras qui vont loin de leur pays se mettre au service de cultivateurs plus intelligents et plus ambitieux que les nôtres; elle donnera du prix aux bestiaux, source principale de sa richesse, et tombés aujourd'hui à un prix si bas qu'ils paraissent à l'habitant une charge et un embarras plutôt qu'un bien réel. Puis elle dirigera les idées et les goûts vers des travaux et des spéculations toujours sûrs et profitables, en les détournant de ces spéculations hasardeuses, et dont les succès si rares, mais quelquefois si prodigieux, séduisent l'ambition. Elle diminuera le luxe provenant du commerce étranger, ce luxe qui ne se paie et ne s'entretient qu'avec de l'argent, ce luxe qui augmente constamment dans la même proportion que les produits des champs diminuent, et qui semble être devenu l'emblème moqueur de la ruine et de la pauvreté; et en même temps elle augmentera la prospérité matérielle, le bien-être véritable, en détruisant tous les besoins factices pour ne laisser à la place que des besoins et des goûts modestes. Elle donnera à l'esprit des occupations utiles et agréables, par le moyen des lectures, des discussions, des essais et des expériences, dont les séances des Sociétés seront l'occasion. Et l'on voit à l'instant les avantages de tout genre résultant de là pour le développement des idées et des intelligences, pour la morale, pour les rapports sociaux, pour l'union plus étroite des cœurs et des sentimens, conséquemment pour le bien général de la société. Nous savons que le clergé lui-même se prépare à favoriser l'établissement des Sociétés d'agriculture: il y a là en effet un bien à faire; pourrait-il y être étranger? Nous attendons beaucoup de l'avenir: que tous les hommes de cœur se donnent la main, cet avenir est à nous.

Nous donnons plus haut un extrait d'un écrit de M. de Lamartine sur l'éducation du peuple, que nous n'approuvons pas de tout point, mais qui contient d'excellentes réflexions sur l'abandon où sont laissées les intelligences dans la classe pauvre. Malgré la multiplicité des écoles, même en France, il est évident qu'il reste encore beaucoup à faire pour tirer tout le parti possible de tant d'hommes à qui les ressources manquent pour aller au-delà de l'instruction primaire reçue dans l'enfance. Nous ne savons si le plan du célèbre député comblerait toutes les lacunes et satisferait à tous les besoins; mais il est sûr qu'il est spécieux, et que pour l'éducation du citoyen proprement dit la réalisation nous en paraît désirable. C'est en effet par la presse aujourd'hui, et par la presse périodique, que toutes les idées, toutes les notions bonnes et mauvaises se répandent dans la société. Ce qui eût paru une chimère ou un grand ridicule il y a quelques années, un plan semblable est devenu de nos jours une chose possible, raisonnable, utile, presque nécessaire et commune. Eclairer, instruire le peuple, le peuple que l'on flatte tant et que l'on instruit si peu, c'est le but que poursuivent bien des philanthropes. Que l'on trouve le moyen de lui donner cette éducation secondaire facilement, sans frais pour lui et sans danger; que l'on fasse entrer dans les enseignemens qu'on lui destine la religion comme base et sanction de toute morale et de tout succès véritable: on aura fait certainement une œuvre incomparable. Le projet en question aura-t-il ces conditions? Nous ne savons, et nous n'en parlons ici que pour signaler les efforts que font des hommes éclairés pour améliorer la condition intellectuelle du peuple; que pour attirer, par comparaison, l'attention de ceux qui chez nous sont à la tête de la société, sur les besoins bien plus grands qui sont au milieu de nous. S'il était possible de rendre ainsi l'instruction populaire, constante, universelle, que de ressources, que de gloire, que de bonheur n'en résulterait-il pas? Mais, hélas! à tous les essais de ce genre qui ont été tentés, on a vu l'erreur, l'impéritie et les passions exploiter à leur profit les esprits sans défiance; en écartant l'enseignement religieux ou en ne lui donnant dans cette œuvre qu'une place secondaire et sans influence, on a mis beaucoup de préjugés et peu de vérités dans les esprits; on a fait des hommes enflés d'eux-mêmes, des pédans et des demi-philosophes; tous au fond des êtres inutiles et malheureux. Nous aimons mieux encore l'ignorance avec des vertus chrétiennes, elles ne nuisent pas du moins au bonheur des individus ni au repos de la société. Il nous semble donc qu'on devrait s'occuper avec un peu plus de zèle de l'éducation du peuple; de la lui

donner bonne, vraie, constante; de sacrifier à cet intérêt capital une foule d'autres intérêts, d'autres soins beaucoup moins sérieux. Que les hommes, haut placés par leurs lumières, par leur influence, par leur fortune descendant plus souvent des régions de la politique, afin de voir autour d'eux, à leurs pieds une foule ignorante, abandonnée, et qu'on semble croire déshéritée des droits que donne l'intelligence ou la richesse. Donnez l'instruction à cette foule, l'instruction première seulement, et vous en verrez surgir une lumière, une puissance qui vous étonneront, et vous aurez élevés jusqu'à vous ceux vers lesquels vous croyez ne devoir ou ne pouvoir descendre. Quand donc aurons-nous partout des écoles, quand pourrions-nous répandre jusqu'au fond des campagnes les enseignemens populaires, les connaissances primaires dont nos villes peuvent jouir dès à présent déjà? Y a-t-il rien de plus glorieux à entreprendre, de plus utile et de plus pressant à réaliser?

NOUVELLES RELIGIEUSES:

CANADA.

—On écrit au *Canadien*:

Dimanche dernier, à l'issue de la grand'messe, le temps étant au beau, l'on voyait s'avancer gravement (dans la paroisse de Beaufort), mais d'une gravité joyeuse, huit personnes du sexe habillées en blanc, portant de très-belles bannières; par derrière elles une troupe de petites filles dont le vêtement annonçait l'innocence et la blancheur de leur âme. Venait ensuite une grande bannière suivie d'une troupe de petits garçons tenant à la main de jolis étendards de diverses couleurs. Après eux paraissaient 90 miliciens sous les armes marchant sur deux lignes à distances égales. Ces vieux militaires d'un jour, sous le commandement de M. Vincent Bélanger, magistrat, faisaient à divers intervalles retentir l'air de leurs décharges très bien exécutées. Le commandant, à cheval, parcourait les rangs et remplissait son devoir comme un brave officier de milice.

Le clergé suivait avec un nombreux chœur de chantes que la longueur du chemin, plus d'un quart de lieue, loin de ralentir ne faisait qu'animer dans les beaux cantiques qu'ils chantaient à la gloire de Jésus et de Marie. Le clergé était protégé dans sa marche par une vingtaine de paroissiens portant tous des étendards, et qui empêchaient la foule de troubler l'ordre de la procession.

Tous étant rendus à la colonne, le chœur et toutes les autres personnes en exercice étant groupés avec ordre autour du monument, l'on salua la Croix par une décharge de fusils et le chant du *Cruz Ave*; après quoi Monsieur Boucher, Curé de l'Ange-Gardien, fit une instruction très appropriée sur la reconnaissance due au Seigneur, et sur les heureux résultats de la Société de Tempérance dans notre pays et parmi les Sauvages. Quoique le sermon durât près d'une heure, tout le monde trouva le temps court, tant le prédicateur parlait du cœur et avec conviction. Pendant ce temps Monsieur le Curé de la paroisse faisait une collecte qui produisit beaucoup, vu surtout que le peuple s'y attendait peu. L'on renouvela l'engagement de Tempérance, on salua la Croix par une double décharge de fusils et la procession reprit sa marche pour se rendre à l'église où elle arriva à une heure et demie dans le même ordre qu'elle en était partie à 10 heures et demie.

Le tout s'est passé, M. l'Éditeur, sans aucun désagrément quelconque, sans aucun scandale; quelle différence avec les années passées où le peuple ne croyait sa joie et son bonheur complets s'il n'y avait quelque désordre! Voilà les heureux résultats des Sociétés de Tempérance.

Arrivée de Mgr. Power à Sandwich.—Dimanche 3 septembre, Monsgr. Power, accompagné du grand-vicaire M. McDonald, du Père Chazel et de son secrétaire M. Hay, est arrivé à Sandwich, paroisse de l'Assomption, vers 4 heures de l'après-midi. Sa Grandeur était escortée d'un grand nombre de paroissiens d'Amherstbourg et d'une forte cavalcade de jeunes gens de Sandwich qui étaient allés à la rencontre de Mgr. Power. Aussitôt après son arrivée, Mgr. donna la bénédiction qui fut suivie d'un sermon qu'il prêcha.

Mgr. Power doit continuer sa visite pastorale jusqu'au lac Supérieur, et ne sera de retour que dans trois semaines ou un mois. Le Père Chazel, nous dit-on, doit accompagner S. G. dans la visite de son nouveau diocèse.

Ami de la Jeunesse.

ESPAGNE.

—La couronne de laurier accordée à Séville sera bénite par Mgr. Romer, évêque des Canaries, exilé depuis quelques mois dans cette ville par le gouvernement d'Espartero.—A Madrid, l'évêque de Cordoue, défenseur constant des droits de l'Eglise dans le sénat, est nommé confesseur d'Isabelle.

AMÉRIQUE.

—M. Huguenin, de Bordeaux, a reçu une lettre du P. Tignac, procureur de la Congrégation de Picpus, datée de Valparaiso, le 28 octobre dernier; on y remarque le passage suivant:

“ Dans mon désir de vous donner des nouvelles intéressantes de nos missions, je ne vois rien de plus agréable à vous annoncer que l'accroissement rapide de la chrétienté de Sandwich. Le P. Maigret vient de nous écrire qu'il compte déjà huit mille néophytes parmi ces insulaires, malgré toutes les persécutions suscitées par les méthodistes. Les ministres protestans avouent que si on laisse une pleine liberté aux indigènes, tout Sandwich sera bientôt catholique.”